

LIRE
Les Misérables

par

Josette ACHER	Jean DELABROY
Jean GAUDON	Yves GOHIN
Claude HABIB	Bernard LEUILLIOT
Jacques NEEFS	Nicole SAVY
Jacques SEEBACHER	France VERNIER

textes réunis et présentés par

Anne UBERSFELD et Guy ROSA

Librairie José Corti
1985

UNE HISTOIRE QUI DATE

Yves GOHIN

Au seuil des *Misérables* Hugo nous interdit l'intemporalité: « tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles ». Le lecteur actuel est-il suffisamment sensible au poids de cette litote, à la pression de ces futurs ? Son regard risque de glisser sur cet avant-propos (manifestement rhétorique) de ce roman (évidemment naïf) qui concerne un monde si loin du nôtre, si différent n'est-ce pas? Mais aux facilités de l'oubli s'oppose la date qui suit cette phrase: *1^{er} janvier 1862*, repère d'un siècle, début d'une année qui prend place parmi les nôtres; s'y adjoint le nom d'une demeure, *Hauteville-House*, dont les deux initiales troublent la signature qu'elles tracent. Actualiser *Les Misérables* doit être d'abord les lire dans l'actualité de leur écriture, percevoir la voix qui les anime au lieu et au moment où elle se pose.

De ce point de vue, le tableau qui suit peut lui non plus n'être pas inutile.

Mais au préalable, il se justifie par une visée plus modeste : fournir un instrument de lecture, parallèle à celui que serait une topographie de l'action ou un index des personnages. *Les Misérables* ne bénéficient pas de toute la diversité des travaux qu'ont suscités en ce sens, à la mesure de leur diversité propre, les œuvres de Balzac ou de Proust. Ce roman de Hugo mérite pourtant la même sorte d'attention, que peut faciliter sa cohérence initiale, mais que risquent de compliquer les détours, plus subtils que les manuels ne l'enseignent, de sa stratégie narrative. Ce fut l'un des mérites de l'édition des « Classiques Garnier », établie en 1963 par M.-F. Guyard, de comporter à la fin de son deuxième tome un relevé assez précis des principales dates qui jalonnent les cheminements de l'intrigue. Il y manque cependant les références nécessaires pour le contrôle de ses affirmations. Dans l'édition « Folio » (Gallimard, 1973), j'ai tenté de juxtaposer quelques-unes de ces dates à celles de l'histoire contemporaine et de la biographie de l'auteur, afin qu'on puisse en étudier les concurrences ou

les contrastes¹. Je ne propose ici rien d'autre qu'une nouvelle ébauche de la chronologie des personnages, de leurs aventures et de leurs actes, avec plus de certitude parfois et plus de doute ailleurs, selon les données du texte. Du moins ces données seront-elles vérifiables : les références correspondent à l'indication large, mais généralement utilisable, de la partie, du livre et du chapitre qui les contiennent. Le commentaire apporté à ce tableau paraîtra sans doute hétéroclite, aride peut-être, certainement lacunaire. A défaut d'une analyse systématique, il prétend seulement circonscrire quelques difficultés, indiquer quelques significations, à partir desquelles, je l'espère, se formule, ont de nouvelles remarques, des réflexions plus aiguës, des synthèses plus vastes.

1. Ce parallèle ne pourrait être complété et justifié que s'il était développé en quelques centaines de pages (travail rigoureusement commencé sur plusieurs points, dans un mémoire inédit de Jean-Claude Nabet, mené à bien sous la direction de Jacques Seebacher en 1979: *L'inscription de l'autobiographie dans les Misérables*). Je signalerai ici, en ce qui concerne l'édition « Folio », deux lapsus et une coquille : – à la p. 31, il faut intervertir les dates de naissance des parents de Hugo : Sophie Trébuchet en 1772, Léopold Hugo en 1773; – à la p. 33, supprimer pour 1820 « Fantine renvoyée de la fabrique de M. Madeleine » et reporter cet événement en 1821 ; – à la p. 34, rectifier la date de la mort de Mgr Myriel: 1821, et non 1820.

DATE	ÉVÉNEMENT	RÉFÉRENCES
1729	— Naissance du conventionnel G.	I, 1, 10
1739 ou 1740	— Naissance de Myriel à Aix-en-Provence	I, 1, 13 ou I, 5, 4
1740	— Naissance de Gillenormand à Moulins.	III, 3, 6; III, 3, 7; IV, 8, 7
1749 ou 1750	— Naissance de M ^{lle} Baptistine et de M ^{me} Magloire.	I, 1, 1
1752	— Naissance de Mabeuf.	IV, II, 3; IV, 9, 3
1769	— Naissance de Jean Valjean(JV) à Faverolles et de Champmathieu (il ne sait où).	I, 4, 3; II, IV,3; I, 6, 2 et I, 7, 10
1767 (?)	— Naissance de Pontmercy	III, 3, 2
1773	— Naissance de Thénardier.	II, 3, 2 ; III, 8, 6
1775	— Naissance de Javert.	I, 5, 5 ; IV, 12, 7
<i>Id.</i>	— Naissance de M ^{lle} Gillenormand aînée.	III, 2,7 et 8 ; V, 5,4
1785	— Naissance de M ^{lle} Gillenormand cadette épouse Pontmercy.	III, 2,6 ; III, 3, 2
1787	— Naissance de Tholomyès à Toulouse.	I, 3, 2
1789 (?)	— Naissance de M ^{me} Thénardier.	I, 5, 1 mais II, 3, 2 et III, 8, 6
De 1786 à 1793.	— Naissance des sept enfants de la sœur de J.V.	I, 2, 6
1794	— Sa sœur devenue veuve, J.V. prend en charge ses neveux.	<i>id.</i>
1795	— (Hiver) J.V. vole un pain et est arrêté.	<i>id.</i>
1796	— (22 avril) J.V. condamné à cinq ans de bague se trouve dans le convoi des forçats qui vont partir de Bicêtre pour Toulon.	<i>Id.</i>
<i>Id.</i>	— (19 mai) J.V. arrive au bague de Toulon.	<i>id.</i>
<i>Id.</i>	— Naissance de Fantine à Montreuil-sur-Mer.	I,4,1

DATE	ÉVÉNEMENT	RÉFÉRENCES
1800	— J.V. a pour la dernière fois des nouvelles de sa sœur et de son septième neveu. — Première tentative d'évasion de J.V.	I, 2, 6 <i>id.</i>
1802	— Deuxième tentative d'évasion.	<i>id.</i>
1803	— Javert est adjudant garde-chiourne au bagne de Toulon	I, 6, 2
1804 <i>id.</i>	— Myriel est curé de Brignolles. — Naissance de Laigle (alias Bos-suet).	I, 1, 1 III, 4, 1
1805	— Naissance de Joly.	<i>id.</i>
1806 <i>id.</i> <i>id.</i> <i>id.</i>	— Troisième tentative d'évasion de J.V. — Myriel devient évêque de Digne. — Naissance d'Enjolras. — Fantine quitte Montreuil et va travailler chez les fermiers des environs.	I, 2, 6 I, 1, 1 III, 4, 1 I, 3, 2
1807	— Naissance de Courfeyrac.	IV, 2, 5
1809	— Quatrième tentative d'évasion de J.V.	I, 2, 6
1810	— Naissance de Marius.	III, 3, 4
1811 <i>id.</i>	— Fantine vient à Paris « chercher fortune ». — Le père du « Brujon de 1832 » inscrit son nom sur un mur de la prison de la Force.	I, 3, 2; autre indication approximative: I. 5, 1 IV, 2, 2
1815 <i>id.</i> <i>id.</i> <i>id.</i>	— (18 juin) Le soir, à Waterloo, Thénardier, dépouillant le colonel Pontmercy blessé, lui sauve la vie : promesse faite au sauveur. — Mort de M ^{me} Pontmercy, mère de Marius, lequel est retiré à son père par Gillenormand. — (Début d'octobre) J.V., forçat libéré, passe par Digne. Il vole Mgr Myriel, puis Petit-Gervais, promesse (supposée) faite à l'évêque. — Naissance de Cosette, fille de Fantine, et d'Éponine, fille des Thénardier.	II, 1, 19 III, 3, 2 I, 2, 1, etc...
		I, 4,1; I, 7, 6; mais IV, 2, 4

DATE	ÉVÉNEMENT	RÉFÉRENCES
<i>id.</i>	— (Décembre) J.V. arrive à Montreuil où il va devenir «le père Madeleine».	I, 5, 1
1816	— Une petite invention du père Madeleine fait une révolution dans l'industrie des verroteries à Montreuil.	I, 5, 1
<i>id.</i>	— Naissance d'Azelma, deuxième fille des Thénardier.	I, 4, 1
1817	— Le colonel Pontmercy en demi-solde à Vernon.	III, 3,2
<i>id.</i>	— Gillenormand demeure rue Servandoni, et anime le salon de M ^{me} de T. où il amène Marius.	III, 3, 1
<i>id.</i>	— Le père Madeleine crée une fabrique de verroteries à Montreuil.	I, 5, 2
<i>id.</i>	—(Août) Quatre étudiants et quatre grisettes en partie decampagne, un dimanche, dans la banlieue de Paris: Fantine, parmi elles, se retrouve le soir abandonnée par son amant, Tholomyès.	I, 3, 5
	—(Mai) Fantine, revenant à Montreuil, confie Cosette aux Thénardier, aubergistes à Montfermeil : elle devra payer 7 francs par mois.	I, 4,1
<i>id.</i>	—(Fin de l'année) Thénardier exige 12F.	I, 4, 3
1819	—Madeleine refuse d'être maire de Montreuil.	I, 5, 2
<i>id.</i>	—Succès des produits de M. Madeleine à l'exposition de l'industrie. Il refuse la Légion d'Honneur.	<i>id.</i>
1820	—Javert devient inspecteur de police à Montreuil.	I, 5, 5
<i>id.</i>	—M. Madeleine sauve le père Fauchelevant.	I, 5, 7
<i>id.</i>	—Il accepte la mairie de Montreuil.	I, 5, 2
<i>id.</i>	— Il possède 630000F placés chez Lafitte.	I, 5, 2
<i>id.</i>	— (Début de l'hiver) Naissance de Gavroche.	II, 3, 1

DATE	ÉVÉNEMENT	RÉFÉRENCES
1821	— (Début de l'année) Les journaux annoncent la mort de Mgr Myriel. M. Madeleine prend le deuil.	I, 5, 4
<i>id.</i>	— (Fin de l'hiver) Fantine est chassée de la fabrique de M. Madeleine. Elle reçoit 50F «de la part de M. le Maire». Thénardier exige 15 F par mois.	I, 4, 8 et 10
1822	— Misère et prostitution de Fantine.	I, 5, 10 et 12
<i>id.</i>	— (Automne) Arrestation du vagabond Champmathieu pour un vol de pommes ; il est identifié comme étant J.V.	1, 5, 12
1823	— (Début Janvier) Fantine, malade, riposte violemment aux outrages d'un bourgeois; arrêtée par Javert, elle est libérée par M. Madeleine qui la fait entrer dans son infirmerie.	1, 5, 12
<i>id.</i>	— (Février) Procès de Champmathieu à Arras; M. Madeleine s'y dénonce, puis est arrêté; Fantine meurt; «promesse faite à la morte» par J.V. ; il s'évade, va cacher sa fortune dans un bois près de Montfermeil, puis se fait reprendre à Paris.	I, 6, 2 ; I, 7, 5; mais voir II, 3, 10
<i>id.</i>	— (Juillet) Procès de J.V. aux Assises du Var : peine de mort commuée par le roi en travaux forcés à perpétuité.	II, 2,1
<i>id.</i>	— (16 novembre) J.V. s'évade du bagne de Toulon.	II, 2, 3
<i>id.</i>	— (Après-midi du 24 décembre), J.V. à Paris, loue un logement Bd. de l'Hôpital; (4h1/2) part pour Montfermeil; rencontre Cosette dans le bois, l'aide à porter un seau d'eau jusqu'à l'auberge des Thénardier; lui donne une poupée; couche à l'auberge.	II, 3, 11; II, 3, 1, etc..
<i>id.</i>	— (25 décembre) J.V. paie toutes les dettes de Fantine et emmène Cosette à Paris, dans le logement qu'il a loué, mesure Gorbeau, 50-52 Bd. de l'Hôpital.	II, 4, 2
1824	— (Mars?) Poursuivi par Javert, J.V. fuit avec Cosette et se réfugie par hasard dans le couvent du Petit-Picpus où il avait fait accepter Fauchelevent comme jardinier (cf. 1820).	II, 5, 10

1824 ou 1825	—Naissance du premier frère de Gavroche.	III, 2, 6; mais IV, 6, 2 etc...
1825 ou 1826	—Naissance du deuxième frère de Gavroche.	III, 2, 6 mais <i>id.</i>
1827	—Gillenormand habite 6 rue des Filles-du-Calvaire.	III, 3, 4
<i>id.</i>	— Mort du colonel Pontmercy, qui lègue à son fils son titre de baron (d'Empire) et sa dette de reconnaissance envers Thénardier.	<i>id.</i>
1828	— Marius, grâce à Mabeuf, marguillier de Saint-Sulpice, découvre l'amour que son père lui portait et comment il a vécu; devient ardemment «démocrate-bonapartiste», est chassé de chez lui par Gillenormand, aidé par Courfeyrac, accueilli par «les amis de l'ABC».	III, 3, 8; III, 4, I
<i>id.</i>	—Thénardier a fait faillite à Montfermeil.	III, 3, 6
1829	—Mort de Fauchelevent qui avait fait passer J.V. pour son frère ; J.V. sort du couvent avec Cosette.	
<i>id.</i>	— (Octobre) il loue sous le nom de Fauchelevent une maison rue Plumet (outré un appartement rue de l'Ouest et un autre 7 rue de l'Homme-Armé).	IV, 3, 1
1830	—Marius, qui a loué une chambre dans la masure Corbeau,aperçoit presque chaque jour J.V. et Cosette au Luxembourg.	III, 6, 1
<i>id.</i>	— La Révolution de Juillet satisfait Marius.	III, 5, 5
	— Elle entraîne le commencement de la ruine de Mabeuf.	III, 5, 4
<i>id.</i>	— ...elle donne à Gavroche sa première occasion d'avoir un fusil.	IV, 12, 4
<i>id.</i>	— Début du règne de «Patron-Minette» (les bandits Claquesous, Gueulemer, Babet et Montparnasse) sur le « troisième dessous » de Paris.	III, 7, 3
1831	— Mabeuf a dû quitter la rue de Mézières pour venir habiter Bd. Montparnasse, puis au «village d'Austerlitz».	III, 5, 4
<i>id.</i>	—J.V., soumis au recensement,est enrôlé dans la garde nationale.	IV, 3, 2
<i>id.</i>	— Marius, après six mois d'interruption, reprend ses promenades au Luxembourg ; il y revoit Cosette et J.V..	III, 6, 2

<i>id.</i>	— (16 juin) Un regard de Cosette rend Marius amoureux.	IV, 5, 6 et III, 6, 3
<i>id.</i>	— (2 juillet) Échange de regards entre Marius et Cosette : adoration réciproque.	<i>Id.</i> et III, 6, 6 et IV, 3, 6
<i>id.</i>	— (Milieu de l'année) Marius paie deux termes dûs par son voisin Jondrette (Thénardier).	III, 5, 5
<i>id.</i>	— (Début d'août ?) J. V. et Cosette quittent la rue de l'Ouest, Marius perd leur trace.	III, 6, 9
<i>id.</i>	— (Septembre) Marius au bal de Sceaux avec Courfeyrac, Bossuet et Grantaire : son désespoir.	III, 8, 1
<i>id.</i>	— (Octobre) J.V. et Cosette, barrière du Maine, voient passer la «Cadène», cortège des forçats enchaînés partant pour Toulon.	IV, 3, 8
1832	— (2 février) Marius ramasse quatre lettres qu'Éponine et Azelma ont laissé tomber Bd. de l'Hôpital.	III, 8, 2
3 février 1832	— (3 février, 7 h. du matin) : Éponine apporte une lettre de Jondrette à Marius, qui y reconnaît l'auteur des quatre lettres de la veille.	III, 8, 3
<i>id.</i>	— Fin de la matinée : visite charitable de J.V. et de Cosette aux Jondrettes; Marius épie ses voisins et reconnaît leurs visiteurs.	III, 8, 7
<i>id.</i>	— Préparatifs de Jondrette avec la bande Patron-Minette pour tendre un guet-apens à J.V. le soir même.	III, 8, 10
<i>id.</i>	— Marius demande à Éponine de découvrir l'adresse de J.V. et de Cosette ; promesse faite à Éponine par Marius («tout ce que tu voudras»). Connaissant en gros les intentions de Jondrette il en informe le commissaire de police Javert (il est 2 h 1/2).	III, 8, 14
<i>id.</i>	— Vers 3h: Marius épie Jondrette qui va rue Gracieuse et achète rue Mouffetard un ciseau à froid.	III, 8, 15
<i>id.</i>	— 6 h : Nouvelle visite charitable, comme prévu, de J.V. seul aux Jondrette. Marius y assiste à nouveau par le «judas de la Providence».	III, 8, 18
<i>id.</i>	— Entre 6 et 9h : Marius découvre que Jondrette est Thénardier et que «l'Alouette» (Cosette) est en danger de mort. Arrestation de toute la bande (ou presque) par Javert; fuite de J.V.	III, 8, 20
4 février 1832	— Marius va passer la nuit chez Courfeyrac. — (4 février) 7 h du matin :	IV, 2, 1 <i>id.</i>

	Marius déménage et va s'installer chez Courfeyrac.	
	Le soir, Gavroche apprend que toute sa famille a été arrêtée .	III, 8, 22
<i>id.</i>	— (Fin février?) Éponine, relâchée, va voir la maison de la rue Plumet, à la demande de Brujon, criminel emprisonné le 3 février. Découvrant qui y habite, elle déconseille « l'affaire » qu'avait projetée Brujon.	IV, 2, 2 et 4
mars 1832	— (Mars) Marius, plus amoureux et plus solitaire que jamais, passe ses journées au champ de l'Alouette.	IV, 2, 1
avril 1832	— (Avril) Éponine demande à Mabeuf l'adresse de Marius; elle le retrouve au champ de l'Alouette et le conduit rue Plumet : Marius veut tenir sa promesse, il lui donne 5 F dont elle ne veut pas.	IV, 2, 4
<i>id.</i>	— (Avril) Montparnasse tente de voler J.V., qui lui fait un sermon entendu par Gavroche.	IV, 4, 1
<i>id.</i>	— Gavroche donne abri pour la nuit à deux petits enfants (qui sont en fait ses deux frères) « chez lui », dans l'éléphant de la Bastille.	IV, 6, 2 et IV, 11,1
<i>id.</i>	— Le lendemain, à l'aube, il assure l'évasion de son père	IV, 6, 2 et 3
<i>id.</i>	— Le groupe de l'ABC participe aux préparatifs de l'insurrection.	IV, I, 5
<i>id.</i>	— (Mi-avril) Première rencontre nocturne de Marius et de Cosette dans le jardin de la rue Plumet.	IV, 5, 3 ; IV, 5, 6 et IV, 8, 6
mai 1832	— (Mai) « Idylle », rue Plumet, de Marius et de Cosette.	IV, 8, 1
juin 1832	— (2 juin) Le soir, allant rue Plumet, Marius rencontre Éponine avec indifférence; elle renonce à lui rappeler sa promesse.	IV, 8, 3 et 4
3 juin 1832	— (3 juin) Le soir, Éponine empêche Thénardier et Patron-Minette de s'attaquer à la maison de la rue Plumet.	IV, 8, 4
<i>id.</i>	— En même temps, Marius apprend par Cosette que J.V. veut partir avec elle en Angleterre.	IV, 8, 6
4 juin 1832	— (4 juin) Mabeuf, réduit à une extrême misère, vend son dernier livre précieux.	IV, 9, 3
<i>id.</i>	— Vers 4h de l'après-midi, J.V. au Champ de Mars reçoit d'un inconnu (Éponine habillée en ouvrier) le conseil impératif de déménager.	IV, 9, 1
<i>id.</i>	— Le soir, Marius vient demander en vain à Gillenormand l'autorisation d'épouser	IV, 8, 7
<i>id.</i>		

	Cosette.	IV, 14, 6 et 7
	— Cosette confie à un «jeune ouvrier» (Éponine) une lettre pour Marius, où elle lui annonce son départ pour le 7 rue de l'Homme-Armé, le soir même, et pour l'Angleterre, dans huit jours. Éponine garde la lettre.	
5 juin 1832		IV, 9, 2
	— (5 juin) Après avoir erré dans Paris Marius rentre chez Courfeyrac à deux heures du matin. Courfeyrac, Enjolras, Feuilly et Combeferre vont à l'enterrement du général Lamarque ;Marius ne comprend rien à leurs propos.	IV, 12, 2
	— Vers 9 h du matin, Joly et Laigle, rejoints par Grantaire s'attablent au café Corinthe, rue de la Chanvrerie; ils ne se hâtent pas de donner suite au message que leur fait parvenir Enjolras.	
	— Dans l'après-midi, après la fusillade du côté de l'Arsenal, un cortège d'émeutiers qui comprend les amis de l'ABC, auxquels se sont joints successivement Mabeuf, Gavroche, et Éponine,	IV, 2, 5 IV, 2, 4 IV, 2, 6
	— passe rue de la Chanvrerie, où Laigle les appelle pour qu'ils construisent une barricade devant le café Corinthe.	IV, 12, 2 IV, 12, 7
	Javert, faux insurgé, démasqué par Gavroche.	IV, 12, 8
	Le Cabuc (alias Claquesous), vrai provocateur, assassine un portier; Enjolras le condamne à mort et l'exécute lui-même .	IV, 15, 1
	— Fin de la soirée: J.V., rue de l'Homme-Armé, lit par hasard, dans un miroir, sur le buvard de Cosette, la lettre qu'elle a écrite la veille à Marius: «effondrement intérieur» de J.V.	IV, 9, 2
	— A 9 h du soir, Marius, qui a erré toute la journée dans Paris, trouve la maison vide rue Plumet ; une voix (celle d'Éponine) lui dit que ses amis l'attendent «à la barricade rue de la Chanvrerie» .	IV, 14, 1
	— Vers 10 h première attaque de la barricade: mort de Mabeuf le drapeau rouge à la main.	IV, 14, 3 et 4
	Arrivée de Marius à la barricade : il sauve Gavroche, il est sauvé par Éponine, et met en fuite les assaillants.	IV, 14, 7

	Éponine mourante Marius reçoit la lettre de Cosette; il tient sa dernière promesse à Éponine en baisant sur le front son cadavre ; il envoie Gavroche porter une lettre d'adieu à Cosette.	IV, 15, 2
6 juin 1832	« Il est à peine minuit » Gavroche remet à « M. Chose » (J.V.), assis devant le 7 rue de l'Homme-Armé, la lettre de Marius pour « M ^{lle} Chosette ».	V, 1, 2 et 3
	— A l'aube, J.V. arrive à la barricade où il sauve un insurgé en abandonnant l'uniforme de garde-national qui lui a permis d'arriver jusque là.	V, I, 10
	— A l'aurore, discours d'Enjolras ; attaque de la barricade par l'artillerie, retour de Gavroche; habile coup de fusil de J.V. Pendant ce temps-là, rue de l'Homme-Armé, réveil de Cosette, qui ignore tout des événements et du sort de Marius.	V, 1, 16
	— Vers 11 h du matin, mort de Gavroche devant la barricade ; au même moment, l'aîné de ses deux frères partage une brioche avec son cadet au Luxembourg	V, I, 18 et suivants
	— Midi : instant du « coup de collier » contre la barricade; Javert libéré par J.V. qui s'était chargé de son exécution ; massacre sur la barricade et dans le café Corinthe ; Grantaire choisit d'être fusillé à côté d'Enjolras ; Marius grièvement blessé est emporté par J.V. dans les égouts de Paris.	V, 3, 4
	— 3h. de l'après-midi: J.V. portant Marius sur son dos arrive à l'égout de ceinture et se dirige vers la Seine.	V, 3, 7 ; V, 9, 4
	— A 8h 1/2 du soir: après avoir failli s'enliser dans le «fontis», J.V. se trouve devant la grille des égouts entre le pont d'Iéna et le pont des Invalides; il est rançonné par Thénardier (qui ne le reconnaît pas), puis arrêté par Javert (qui surveillait Thénardier); Javert consent à ramener Marius chez Gillenormand.	V, 3, 10
1832	— Au début de la nuit, Marius reprend connaissance chez Gillenormand, tandis que Javert laisse J. V. en liberté, et se dirige vers la Seine.	V, IV
	— (7 juin) Vers 1 h du matin,	

<i>id.</i>	Javert «dérailé» se jette dans la Seine.	V, 5, 2
<i>id.</i>	— (7 septembre) Marius est hors de danger.	V, 6, 3
<i>id.</i>	— (Novembre) J.V. accompagne Cosette chez Gillenormand, où chaque jour elle viendra voir Marius convalescent.	V, 5, 6
1833	— (Décembre) Gillenormand ayant demandé à J.V. pour Marius la main de Cosette, J.V. apporte 584000F qui constituent la dot de Cosette; Gillenormand et J.V. préparent le mariage.	V, 6, 1
<i>id.</i>	— (16 février) «Nuit blanche»: pour Marius et Cosette, rue des Filles-du-Calvaire, et pour J.V., rue de l'Homme-Armé.	V, 7, 1
<i>id.</i>	— (17 février) Vers midi, J.V. vient parler à Marius : il lui révèle qui il est et que Cosette n'est pas sa fille.	V, 8, 3
<i>id.</i>	— (Début d'avril) Marius et Cosette vont en pèlerinage rue Plumet.	V, 8, 3
<i>id.</i>	— (Avril) J.V. comprend que Marius souhaite l'écartier de Cosette : il met fin à ses visites quotidiennes rue des Filles-du-Calvaire.	V, 9, 4
	— (Juin) Thénardier révèle à Marius, sans le vouloir, toute la vérité sur la vie de J.V. et les événements de juin 1832; Marius paie à Thénardier la dette de son père. Il se précipite avec Cosette rue de l'Homme-Armé : mort de J.V. entre Marius et Cosette.	

Pas d'histoire sans préhistoire. *Les Misérables* ont pour *sujet* central Jean Valjean, ce qui lui advient, ce qu'il devient et ce qu'il demeure, depuis sa sortie du bagne à l'automne de 1815 jusqu'à sa mort au début de l'été 1833. Mais ce destin, indissociable de son état-civil de forçat, a débuté en 1796. En deçà, dans l'humilité de ses origines, les traits de son individualité future paraissent insaisissables (« son père s'appelait Jean Valjean »): à moins que précisément il ait durant toute sa vie, pour identité inamissible, cette sorte d'individualité impersonnelle que son nom symbolise? Seuls ses actes, seuls les jeux du hasard, de la misère et de la loi, le définissent comme *personne* : « il y avait un homme entre deux gendarmes. Cet homme, c'était l'homme » (il s'agit de l'obscur Champmathieu, son reflet, son double inévitable).

NAISSANCES

Il est paradoxal que les dates de cette préhistoire – qui ne se limite pas aux origines de ce « héros » – correspondent pour la plupart, et même exclusivement jusqu'à la Révolution, à des naissances. Car aucune date de naissance ne figure dans le récit. Mais qu'on ait à les établir par calculs et recoupements, cette démarche ouvre précisément l'étude de leurs significations. On constate que dans ce roman, s'il n'y a pas de naissances, c'est qu'il n'y a que des âges². Le temps d'une vie se limite à son présent, ou plutôt sa durée s'appréhende aux moments où elle se chiffre; et chacun de ces moments est un point de départ, le tournant d'une continuité qui ne se révèle que par ses ruptures (ses « solutions », comme dit si bien notre langue): telles les époques funestes ou heureuses de la vie de Valjean, massivement imposées à sa conscience à chacune de ses « morts ». S'il n'y a pas de naissance, c'est donc aussi qu'il n'y a que des renaissances ; mais « rien ne ressemble au réveil comme le retour »: *Les Misérables* sont le roman du crépuscule. Le XVIII^e siècle tout entier – où quinze siècles s'accumulent comme un orage, selon le mot du conventionnel G. – déborde sur les premières décennies du XIX^e, avec les silhouettes gracieuses, vieillottes, singulièrement futiles et mécaniques, d'une Restauration qui ne pouvait pas être un pur recommencement. Sur un autre plan, la transformation de Jean Valjean, forçat récidiviste, en M.

2. Sans doute n'est-ce pas propre à ce roman. Mais 1°) il faudrait élargir méthodiquement cette observation et l'étudier comme phénomène romanesque, comme phénomène d'un romanesque disons « balzacien »; 2°) cette forme d'énonciation narrative me semble avoir chez Hugo, en particulier dans *Les Misérables*, des effets inhérents aux machinations de son écriture.

Madeleine, respectable patron d'une industrie prospère, n'est que l'effet premier (et l'image réfractée) de la transmutation de son moi ténébreux sous le rayonnement d'un moi lumineux : l'âme nouvelle dont il porte la charge est comme l'émanation, le réengendrement de lui-même à partir de sa rencontre avec Myriel. Tel, si différent qu'il soit, pourrait apparaître en ce sens le passage de la Cosette de Montfer-meil en 1823 à celle qui sort du couvent en 1829 et de celle-ci à la jeune fille dont Marius devient amoureux en 1831 ; tel encore le bouleversement qui mène le Marius de 1827, respectueux de son grand-père et insensible à la mort de son père, au Marius enthousiaste et révolté de 1828: l'humble et involontaire «chandelle» que fut pour lui le vieux Mabeuf n'est pas sans rapport avec ce que sont pour Jean Valjean les chandeliers indestructibles de l'évêque de Digne.

Les dates de naissance proprement dites, pour être implicites, n'en sont pas moins significatives, jusque dans les vacillations de leur repérage. La Thénardier paraît « à peine trente ans » au printemps de 1818 : serait-elle née en 1789 ? Datation étrange mais séduisante à laquelle il faut renoncer, s'il est exact qu'en 1823 elle touche à la quarantaine³. Son dernier signalement est sans doute le plus juste: en 1823, on lui donnerait « quarante ans ou cent ans », indifféremment⁴. Inclassable⁵, insituable dans l'échelle des êtres, elle a vieilli à la mesure de sa monstruosité : « Ce n'est pas une femme, c'est un bœuf »⁶ déclare Thénardier avec fierté, mais en simplifiant le phénomène. Ailleurs, la précision essentielle d'une date demeure intacte, malgré les menus écarts que s'autorise, avec l'art en trompe-l'œil d'un réalisme calculé, l'auteur du roman. Éponine a « environ deux ans et demi » en mai 1818⁷ ; mais en février 1832 elle n'a pas encore seize ans, puisqu'il lui manque deux mois pour qu'on lui reconnaisse « l'âge du discernement »⁸ : cette expression à peu près juridique employée par Éponine désigne l'âge de la responsabilité pénale complète. Si son créateur la rajeunit alors de quelque six mois, c'est pour que, libérée rapidement de prison, elle puisse jouer entre février et juin 1832, son rôle douloureux et fatal de Providence. Mais il reste que par sa naissance, elle a été désignée comme le double de Cosette – elle le sera d'abord du côté de la lumière, puis de côté de l'ombre –, et que l'une comme l'autre sont venues au monde à l'époque même où Jean Valjean sortait du bagne et arrivait à Digne: relais obscur de la « damnation sociale », signes de destinées tragiquement

3. II, 3, 2 ; 299.

4. III, 8, 6 ; 592.

5. « une espèce de femme » (II, 1, 19 ; 281).

6. III, 8, 19 ; 623.

7. I, 4, 1 ; 118.

8. IV, 2, 4 ; 692.

symétriques. Plus difficilement explicable la divergence des deux seules données du texte concernant la naissance de Myriel ; il faut la situer en 1740 puisqu'il a 75 ans en 1815; mais pourquoi est-il indiqué qu'à sa mort, au début de 1821, il était âgé de 82 ans? Vague rapprochement subconscient (croisant celui de l'empereur et du forçat) entre l'âge de l'évêque et celui de Napoléon au moment presque simultané de leurs morts (en 1821, l'exilé de Sainte-Hélène meurt à *cinquante-deux* ans)? Où plutôt résistance profonde de Hugo à manifester l'espèce d'identité que leurs naissances établissent entre Myriel et Gillenormand (comme entre Éponine et Cosette) ? On en pourrait voir l'indice dans le fait que si l'auteur attribue le même âge à ces deux personnages aux débuts de la Restauration, il fait glisser leurs repères de 1815 pour Myriel⁹ à 1814 pour Gillenormand¹⁰ : un an de différence là aussi. L'écart qui apparaît entre eux dans le cœur du récit comme dans la chronologie de l'histoire, pourrait correspondre au même désir inconscient de brouiller une équivalence qu'il lui était impossible d'accepter et impossible de ne pas concevoir. Le fond de cette contradiction (de cette contrariété, aimerais-je dire en transposant un mot de Pascal), se montre dans le réseau de relations qui unit ces deux vieillards – ombres des personnages qui entourèrent la jeunesse de Hugo –, et les associe à la figure centrale de sa mère, que le miroir de sa fiction transpose, nuance, et multiplie. De ces liens la réalité subjective ne peut être que supposée, mais le texte en donne au moins deux signes irréfutables : d'un côté le nom de Gillenormand qui fait écho à celui de sa grand-mère maternelle, née Lenormand ; de l'autre, l'année de la mort de Myriel (encore elle), qui fut celle de la mort de Sophie Trébuchet : « Car j'aperçois toujours, conseil lointain, lumière, / A travers mon destin [...] / [...] l'oeil de ma mère morte.» (*Les Contemplations*)¹¹.

PATERNITÉS

C'est donc à l'année inaugurale de 1815 que le récit des *Misérables* devait recommencer en sa deuxième partie, avec l'envers des événements infimes du commencement de sa première partie – retournement d'octobre en juin et de Digne en Waterloo –, pour

9. I, 1, 13 ; 45.

10. III, 2, 7 ; 479.

11. V, 3, 6 ; volume « Poésie II », p. 432. Plusieurs commentateurs récents des *Misérables* ont attiré l'attention sur l'anagramme: Myriel = lumière. Il n'est d'ailleurs pas incongru de commenter l'usage de ce dernier mot chez Hugo en le rapprochant du sens que lui donnèrent au XVIII^e siècle les Encyclopédistes (voir René Papin, « Un roman de la lumière », *Europe*, février-mars 1962).

parvenir à 1817, date flottante, précise pourtant, subtilement symbolique des débuts crépusculaires de la Restauration: fin d'un jour d'été pour Fantine; soirées fantomatiques du salon de M^{me} de T. pour Gillenormand et pour Marius; passé d'une époque qui, au commencement de la troisième partie a pour centre vacillant l'année 1830 et pour figure exemplaire le gamin Gavroche. Composition complexe, déroutante, profondément réfléchie, à l'image de cette constellation historique où Hugo reproduit et repère les clartés indécises de sa propre jeunesse. L'acuité de ce tableau résulte finalement d'un assemblage de contrastes – banlieue des amourettes tragiques, faubourg des autorités dérisoires – qui est l'effet, non d'une rhétorique de l'antithèse, mais d'une extrême attention aux dynamismes contradictoires de la marginalité. Si Luc-Esprit Gillenormand, grand bourgeois comparé implicitement au médiocre Tholomyès – comme les raffinements joyeux du règne de Louis XV aux lugubres lourdeurs du règne de Louis-Philippe –, dresse au centre de cette composition romanesque son alerte silhouette de futur centenaire, il ne peut faire oublier l'espèce de frère lointain auquel il survit, Charles-François Bienvenu Myriel, évêque plus aristocrate par le cœur que par la naissance, figure du double renversement que Hugo voit accompli, ou plutôt commencé, par la Révolution Française. Fils d'un conseiller au parlement d'Aix (rapprochement discret avec le Mirabeau de 89), converti au christianisme par on ne sait quelle grâce qu'il reçut de la Terreur, ce prêtre tout évangélique se trouve en présence d'un proscrit mourant, issu lui aussi du XVIII^e siècle, ancien conventionnel dont le nom se réduit à une initiale – tout à la fois celle de Gillenormand et celle de Gavroche –, porteur au seuil de la Restauration d'une « lumière inconnue » pour le bon évêque monarchiste: l'éclair permanent de la Révolution. Autre personnage de cette génération, plate figure que Hugo décida finalement de « creuser », cette « ganache » de Mabeuf selon le mot de Courfeyrac¹², qui approuvait « les opinions politiques » – aimable façon de ne pas en avoir¹³ –; qui vivait entre ses elzévir et ses herbiers, sous la tutelle de la « mère Plutarque », comme un Rousseau sans génie ou un Candide sans prospérité; et qui meurt en 1832 dans l'identité illusoire, mais révélatrice, d'ancien régicide, car avec lui peut mourir le fameux « spectre de 93 » – commode épouvantail –, mais non ce jugement de l'Histoire et ce cri d'espérance que la réalité de 93 a pour jamais prononcés.

Ainsi se rapprochent dans le cours du roman, au point presque de se confondre, des vieillards qui n'ont pas seulement en commun la

12. IV, 14, 2 ; 895.

13. III, 5, 4 ; 544.

singularité complexe du siècle où ils sont nés, mais aussi, indissociablement, la fonction fondamentale de la paternité. Car qu'est-ce qu'être un aïeul dans l'imaginaire hugolien, dans la fiction symbolique des *Misérables* en particulier, sinon incarner la figure du père absolu, de cet *Urvater* en qui Hugo lui-même a cherché à fonder sa propre personne sous la surface dramatique ou pittoresque de son personnage? L'organisation du roman aboutit à réduire la diversité des générations, leur succession indéfinie, pour les fixer en deux groupes extrêmes : celui des pères et celui des enfants. On ne verra pas la descendance de Cosette et de Marius ; et leurs rapports avec Éponine en font comme l'autre sœur et le frère aîné de Gavroche. Thénardier et Gillenormand se confondent comme géniteurs, à travers les trafics de la Magnon et grâce à la généreuse vanité de l'octogénaire. La génération de Tholomyès et d'Éponine ne se prolonge pas dans celle d'Enjolras ou de Montparnasse: la «virginité» des derniers les sépare irréductiblement des premiers, sur qui pèse une responsabilité parentale, qu'elle soit assumée ou esquivée.

Ces exemples paraissent appeler une correction au propos qu'ils devaient illustrer : du côté parental, il y a des mères aussi bien que des pères, et leurs rapports à leur enfant n'est naturellement pas le même ! On sait d'ailleurs à quel point en toute son œuvre Hugo a chargé de valeurs mythiques la maternité, exaspérant aux limites du délire l'idéologie bourgeoise de son siècle. Mais en lisant de près *Les Misérables*, on peut observer que la dichotomie que cette exaltation supposerait, tend au contraire à s'effacer dans ce mouvement même, puisque la paternité – physique *et* spirituelle, jamais de dissociation rigoureuse entre l'une et l'autre – apparaît et se vit comme *la* fonction génératrice : dans les cas les plus exemplaires (Valjean ou Gillenormand) tout le propre de la maternité y est inclus¹⁴. Au reste, si l'on remonte le temps, les ascendances maternelles disparaissent ; et ni M^e Gillenormand aînée, ni M^{lle} Baptistine, ni même M^{me} Magloire n'ont de progéniture; même à l'égard des vieillards dont elles sont les servantes elles manifestent plus une vénération ou une crainte filiales qu'une autorité maternelle. C'est seulement chez les personnages masculins que la virginité n'exclut pas l'expérience de cette passion forcenée, torturante ou enivrante, dont Jean Valjean est le héros et la victime extrêmes, comme Gillenormand en est finalement le facile bénéficiaire. Il n'est pas jusqu'au « père Mabeuf » (comme le narrateur se plaît à le désigner) qui ne reçoive, au-delà de ce titre familial (reflet dérisoire dans le social d'une valeur personnelle qui transcende ses fonctions), au-delà même de son rôle dans la vie de Marius, et grâce à

14. Voir II, 4, 3 ; 345.

un mot décisif d'Enjolras, le signe de son essentielle paternité¹⁵.

FRATERNITÉS

Mais ce qui semble donné ici comme constitutif d'une identité insurmontable est en vérité le lieu d'un retournement toujours possible, et d'une interrogation qui reste ouverte plutôt que d'une évidence où s'enfermerait la fiction. Par rapport à Hugo lui-même – dont la date de naissance ne figure dans *Les Misérables* que pour mentionner, à propos des égouts de Paris, le débordement de fange que provoqua la grande inondation de 1802¹⁶ – si Enjolras est tout juste un frère puîné, si Gavroche serait encore un très jeune cadet (« Frères ! Et vous aussi, vous avez vos journées¹⁷ ! »), Jean Valjean, bien plus que Marius, est un *alter ego* : de la génération de ses propres parents Hugo a fait surgir (à côté de Thénardier et de Javert) cette figure mythique de ce qu'il put être dès son enfance, de ce dont il approcha dans l'aube sombre de 1823-1824, et finalement, de ce qu'il devint aux rayons du soleil noir de 1843. Ces rapprochements (sur lesquels ce commentaire aura lieu de revenir) s'orientent vers la question que *Les Misérables* induisent leur lecteur à formuler, en inversant le titre d'un de ses chapitres¹⁸ : *comment de père devient-on frère ?* Elle se répercute sous de multiples formes particulières : que signifie la relation de Valjean avec « le père Fauchelevent » ? Que manifeste le rêve qu'il fait dans la nuit où il se débat contre ce fantôme, le vieux Champmathieu ? Pourquoi Myriel meurt-il juste après la naissance de Gavroche ? quelles sont toutes les implications du mot de celui-ci lorsqu'il sauve Thénardier : « Tiens, dit-il, c'est mon père !.. Oh ! cela n'empêche pas¹⁹ » ? Par quelle parenté, qui n'est peut-être pas seulement de

15. Voir IV, 14, 2 ; 895.

16 Cependant, comme l'a judicieusement observé Guy Rosa (communication orale), le premier matricule de Jean Valjean au bagne, 24601, peut se lire comme une date : 24-6-01, soit le 24 juin 1801 : si l'on constate que Hugo avait des raisons de penser que sa naissance fut prématurée, si l'on tient compte que son père lui avait fait confidence au moins du lieu où il avait été conçu (voir la lettre de Léopold à Victor du 19 nov. 1821), il paraît bien probable que l'auteur des *Misérables* (né le 26-2-1802) associe secrètement son origine avec celle du bagnard. (Et dès lors, on peut apercevoir dans le second matricule de Valjean, 9430, une allusion au début de la seconde vie de Hugo, à partir de la mort de Léopoldine en septembre 1843: 9-43; il se pourrait aussi que selon le système du premier nombre, la date du 9 avril ait un rapport avec l'écriture des *Misérables*, mais rien ne se repère ce jour-là dans la biographie de Hugo).

17. *Les Chants du crépuscule*, I ; volume « Poésie I », p. 682.

18. V, 1, 16 ; 961.

19. IV, 6, 3 ; 773.

comédie, les deux derniers fils de Thénardier sont-ils aussi frères de Marius? par quelle coïncidence, qui ne peut être seulement un hasard, ces deux enfants, au moment même où s'envole la «petite grande âme» presque paternelle de Gavroche, sont-ils présents, loin des combats de la barricade, unis par une fraternité nouvelle, orphelins affamés dans l'éden bourgeois du Luxembourg?

Il apparaît que les oppositions, les renversements, les convergences de la filiation doivent être saisis en suivant les voies du temps social, du temps historique. Le destin de Jean Valjean s'inscrit évidemment à l'envers de celui de Napoléon: né comme lui en 1769, son entrée au bagne coïncide avec les premières victoires du général de l'armée d'Italie, de même qu'en octobre 1815, bagnard libéré, il semble suivre l'itinéraire de l'Empereur au retour de l'île d'Elbe, sept mois plus tôt. Marius, lui, associe à la gloire napoléonienne la figure de son père, mais les frères de l'ABC rejettent, en vertu de leur idéal républicain, cette filiale nostalgie du grand homme, dont le mythe de « l'Homme-Peuple » n'efface pas la tyrannie²⁰. Le mot de Combeferre en réplique à l'enthousiasme de Marius (« être l'empire d'un tel empereur [...] qu'y a-t-il de plus grand? – Etre libre ») semble l'écho de la réponse de Myriel à Jean Valjean («vous saviez comme je m'appelle? – Oui [...], vous vous appelez mon frère»²¹), aussi bien que la générosité de Courfeyrac envers Marius reflète – *mutatis mutandis* – l'accueil de l'évêque au forçat. Toutes les différences de génération ne sont jamais davantage abolies qu'au moment où le cadavre de Gavroche est allongé sous le même suaire que le cadavre de Mabeuf. Aucune supériorité d'âge et d'expérience ne l'emporte sur la communauté d'une révolte, quand la protestation de la misère et de la solitude contre l'opaque indifférence des pouvoirs réunit, jusque dans leur silence, le cri d'un vieillard et le chant d'un enfant.

Persiste ainsi, à travers *Les Misérables*, la sombre clarté des revers de l'Histoire. 1789 – ce chiffre présent comme un nom propre dans les discours du narrateur – est totalement absent comme date particulière dans la chronologie de l'intrigue. C'est précisément dans l'envers de 89 – dans l'avortement de la genèse qu'il symbolise – que s'inscrit la date de l'entrée de Valjean au bagne: au moment où triomphe la réaction thermidorienne; au moment où naît à Montreuil-sur-Mer une fille sans patronyme, cette Fantine en qui s'incarne un prolétariat que les nouvelles monarchies écarteront du pouvoir et dont les nouvelles puissances économiques feront le moyen de leur prospérité.

20 Il n'est pas sans intérêt – psychanalytique, mais politique aussi – que le chapitre où Marius exalte, à travers Napoléon, le rapport d'un fils à son père, se termine, sur l'évocation de cette mère qui, pour Enjolras, se nomme République (III, 4, 5 ; 534).

21. I, 2, 3 ; 63.

Les chiffres peuvent avoir autant de sens que les lettres : l'écriture des *Misérables* ne va pas sans calcul, et l'on y apprend à lire en apprenant à compter²². L'ABC, c'est le peuple, et c'est l'insurrection de 1832. Cette date-là, moins illustre que 1789, se trouve en définitive au centre du roman, ou plutôt s'y joint à 1823, dans un rapport qui forme comme la poutre maîtresse de cet édifice en ruine : 23/32, retournement symétrique comme un reflet dans un miroir – comme lorsque M. Madeleine voit l'aspect de son nouveau visage²³ ou lorsque Jean Valjean lit dans le buvard bavard la lettre de Cosette, négatif pour lui d'une déclaration d'amour²⁴. La mort de Fantine entourée de brutalités bourgeoises et policières, mais que doit suivre la délivrance de Cosette par Valjean, réapparaît, à l'extrême du tragique, dans la coïncidence la plus flagrante de l'individuel et du social, en la mort d'Éponine – que cernent les violences populaires et politiques, mais qui s'ouvrent encore sur le bonheur de Cosette, pour qui Valjean arrache Marius à la mort et à la boue. Bien d'autres éléments de cette répétition, de cette reprise en majeur de 1823 par 1832, seraient à analyser: ils sont essentiels dans le dispositif de ce roman commencé par un pair de France et achevé par un exilé²⁵.

Sa complexité, à la suivre en ses détails, défie le commentaire. Je n'ajouterai ici, au fil de sa chronologie, qu'un petit nombre de remarques, en vue d'éclairer certains de ses problèmes intrinsèques et certains de ses rapports avec la biographie du romancier.

COMPTER AVEC JEAN VALJEAN

Le chapitre consacré à la vie de Jean Valjean jusqu'en 1815 comporte toute une page où sont énumérées ses évasions successives. L'attrait de la narration peut y sembler mince, tant l'anecdote y laisse place aux calculs. Significative pourtant par la sécheresse même de ses répétitions absurdes, de ses additions implacables, elle pose dans son contexte un petit problème numérique. Chacune des évasions tentées par Jean Valjean (selon le « tour » qui lui revient, d'ailleurs

22 Un détail, minuscule comme un clin d'oeil, indique, presque au centre du roman, cet art qu'on pourrait dire cabalistique, mais qui est tout autant populaire: dans un message des futurs insurgés, sous plusieurs décomptes rangés en quatre colonnes (désignées par les lettres Q C D E), se lisait cette mention : « u og a fe», qui signifiait, explique l'auteur, « ce 15 avril 1832 » (IV, 1, 5 ; 671) : ainsi « ce que Hugo a fait », c'est une date.

23. I, 2, 13 ; 91-92.

24. IV, 15, 1 ; 907 et suiv.

25 On peut observer d'une manière analogue que 1815 se retourne en 1851 : la fin d'un Empire dans le début d'un autre (la seconde date, la plus funeste, s'inscrit d'ailleurs comme numéro dissimulé de la sinistre mesure Corbeau : entre 50 et 52).

sans régularité : fin de la quatrième année, puis sixième, dixième et treizième années) ne peut se dater qu'en fonction du moment de son entrée au bagne (avec cette marge d'approximation que l'auteur a souvent la coquetterie et sans doute l'humour de mettre dans les repères temporels de l'action): « vous voyez bien que tout cela est vrai, puisque je ne suis pas sûr de mes sources ! ». On peut noter à ce propos que la première évasion coïnciderait avec la naissance d'Eugène Hugo, la seconde avec celle de Victor. Mais si le total des condamnations de Jean Valjean est bien, comme l'établit le narrateur, de dix-neuf ans, il est surprenant qu'il sorte du bagne, non à la fin de mai 1815, mais au début d'octobre. Pourquoi ce supplément de quatre mois dont l'auteur ni la victime ne disent rien? Peut-être correspond-il, selon les exigences du réalisme ou seulement pour donner à voir une fois de plus un parallèle, à la durée approximative des fameux « Cent Jours »? En tout cas, on peut observer qu'il reçoit comme un écho discret dans le décompte des chiffres notés par M. Madeleine et interprétés par maître Scaufflaire (dont le flair serait alors encore plus grand qu'il n'y paraît) : $5 + 6 + 8 \frac{1}{2}$ font $19 \frac{1}{2}$ – soit dix-neuf lieues et demie, qui représentent la distance de Montreuil à Arras, où de nouveau le bagne doit s'ouvrir pour Jean Valjean²⁶. Est-ce par ailleurs pour plus de simplicité, voire d'élégance, que seul le nombre dix-neuf apparaît dans le livre « La Chute »? L'élégance serait ici peu de mise, et la simplicité ne s'accorderait guère avec la précision répétée de la somme gagnée par Valjean pendant son temps de bagne: « cent neuf francs quinze sous »²⁷. Reste que ce nombre 19, énoncé avec insistance par le personnage comme par le narrateur, prend figure de signe. Peut-être est-il à rapprocher de la remarque prêtée par Hugo à Courfeyrac²⁸ sur la fatalité du nombre 18 dans la vie de Napoléon (18 brumaire, 18 juin, Louis XVIII...)? Rapprochement qui permettrait toutes sortes d'extrapolation, à la mesure de l'ingéniosité du lecteur. Je me contenterai d'en terminer avec ce sujet par une observation moins rigoureuse, mais qui s'étend à l'ensemble du roman : le nombre d'années passées au bagne par Jean Valjean est à peu près équivalent à celui de sa vie postérieure... et d'autre part, à celui qui sépare le début du travail de Hugo pour *Les Misérables* de son achèvement. Cela justifierait que l'on tente d'examiner quelle influence a pu avoir sur les transformations du texte de 1845-1848 et sur l'écriture de la V^e partie, la conscience certainement grandissante chez l'auteur (et même ultime pour la dernière date) des rapports entre 1815-1832 et 1845-1862.

Les époques d'une vie se définissent notamment dans *Les*

26. I, 7, 2; 172.

27. I, 2, 3; 62.

28. III, 4, 5; 532.

Misérables par les revenus dont on y dispose. Pour Hugo lui-même, compter le temps et compter l'argent ont toujours été deux opérations conjointes. Un brouillon de lettre daté précisément de 1845 (on en ignore le destinataire éventuel) nous donne quelques précisions sur sa situation de fortune au moment où il commence d'écrire ce roman : «Je travaille depuis vingt-huit ans, car j'ai commencé à quinze ans. Dans ces vingt-huit ans, j'ai gagné avec ma plume environ cinq cent cinquante mille francs [...], il m'en reste trois cent mille²⁹.» En octobre 1861, il signe un contrat par lequel il cède pour douze ans les droits d'édition de son roman contre la même somme totale de trois cent mille francs. Sa fortune va devenir alors bien supérieure à celle de Jean Valjean – laquelle, assez bizarrement, ne s'accroît pas entre 1820 et 1823, et ne peut plus que s'amoindrir à partir de sa deuxième arrestation. Mais il a suffi de cinq ans à M. Madeleine pour économiser 360 000F, sans compter plus d'un million investi ou distribué autour de lui : l'ingéniosité sans âpreté de cet industriel improvisé lui a rapporté en moyenne, par année, cent mille fois plus que ses travaux forcés au bagne ! Qu'en était-il pour Hugo en 1820 ? Il n'avait pas le moindre capital; il recevait de son père une pension annuelle de 800 F³⁰, à laquelle il faut au moins ajouter, pour cette année-là, une gratification royale de 500 F³¹ et un prix de 361F 50 (!) de l'Académie des Jeux Floraux³² – soit au total plus de 1 600F. On a coutume d'écrire que la pauvreté de Marius vers 1830 est une transposition de celle du jeune Hugo vers 1820. Incontestablement entre ces deux époques, aussi bien qu'entre ces deux «personnages», apparaît une correspondance de la fiction à une réalité biographique, et des 1 600 F de Victor aux 700 F de Marius³³ l'écart est d'autant moins grand – quoi qu'il puisse paraître – que même avec 2 000 F de revenu annuel, M. Mabeuf, avant sa ruine, vivait pauvrement³⁴ ; il fallait alors quelque chose comme les 15 000 F de rente de

29. Brouillon d'une lettre reproduit dans *Oeuvres*, éd. Massin, tome VII, p. 734. On aura remarqué au passage l'importance quasi-symbolique, bien éloignée de celle que fait apparaître la vie de Fantine, que Hugo attribue dans sa propre histoire à « l'année 1817 ».

30. Lettre de Léopold du 6-8-1818, citée notamment dans *De quoi vivait Victor Hugo*, Boussel et Dubois, Paris, 1952, p. 33. Malgré ce livre, il nous manque encore une étude complète des rapports de Hugo avec l'argent et de l'histoire de sa fortune. Je m'appuie ici notamment sur les travaux de Jacques Seebacher («Victor Hugo et ses éditeurs avant l'exil », *Oeuvres*, éd. Massin, tome VI, pp. I-IV) et de Bernard Leuilliot (*Victor Hugo publie Les Misérables*, Klincksieck, 1970).

31 En récompense de son ode sur *La mort du duc de Berry*.

32 Pour son ode *Moïse sur le Nil*.

33. II, 5, 2 ; 539.

34. III, 5, 4 ; 545.

Gillenormand pour jouir d'un train de vie aisé³⁵. Néanmoins, il me semble que les liens tissés par Hugo entre son passé et l'existence de ses personnages, à cet égard, sont plus subtils que ne le donne à croire ce simple reflet. Des succès littéraires de « l'enfant sublime » à l'ascension sociale de Valjean dans les premiers temps de la Restauration, les rapports, même s'ils sont en partie de contraste, apparaissent à l'analyse plus chargés de sens que ceux de son austère jeunesse aux difficiles débuts de Marius. Hugo s'applique pratiquement à convaincre son lecteur qu'il n'y a aucune relation entre la prospérité de M. Madeleine et le système politique et social où elle advient. Pourtant le parallèle qu'on peut déceler entre la réussite de l'industriel imaginaire et celle de l'écrivain réel suppose un regard nuancé, à demi ironique et à demi ébloui, profondément troublé aussi (la « descente » de Fantine est l'envers inévitable de l'ascension de Madeleine), porté par Hugo sur la démarche ambitieuse de son entrée dans la carrière d'écrivain. La fabrique poétique du « jeune jacobite de 1819 » (ses odes ingénieuses sur tous les funèbres événements de la Monarchie française ne sont-elles pas comme des « verroteries noires »?) a commencé à fonctionner dans l'ombre de décembre 1815 – date inaugurale de son premier *Cahier de vers français*. Grâce à son application au *Bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie*, il parvient dès 1817 à s'approcher des revenants de l'Ancien Régime. Le Lys d'or qu'il obtient en 1819 (et dont il sera fier encore vers 1824³⁶), la direction du *Conservateur littéraire*, les faveurs du vicomte de Chateaubriand et même de M. de Neufchâteau, voilà des gloires modestes encore, mais qui ne sont pas moindres, après tout, que celle de M. Madeleine à l'exposition de l'industrie. Certes, le Hugo de ce temps-là est encore loin de posséder le capital du maire de Montreuil. Mais si ses dettes et ses difficultés financières ont quelque rapport avec celles de l'aubergiste de Montfermeil, sa plume lui garantit de plus solides et plus brillantes espérances, que commenceront à réaliser dès 1823 les pensions accordées et les contrats signés.

MOURIR AVEC FANTINE

Cependant son roman jette décidément un voile sur l'histoire de cette société dont il ne songeait guère alors à contester les lois. 1825,

35. III, 2, 5 ; 477.

36 Il lui fut décerné par la fameuse Académie des Jeux Floraux pour son ode sur *Le Rétablissement de la statue de Henri IV*; il donnait son nom au salon dont il ornait la cheminée, au domicile de Hugo entre 1824 et 1827, rue de Vaugirard.

la glorieuse année du sacre de Charles X, est rigoureusement absente de la chronologie de l'intrigue dans *Les Misérables* (il n'est même pas sûr que ce soit à ce moment-là que naisse dans la plus grande obscurité le deuxième fils des Thénardier). A cette époque qui fut aussi de sourde et lente évolution intérieure pour Victor Hugo, le roman laisse hors de l'Histoire Jean Valjean et Cosette dans l'abri d'un couvent, Marius au collège, les Thénardier on ne sait trop où. En fait, depuis octobre 1815, et dans la poussière des événements de « l'année 1817 », le devenir individuel des personnages occupe le premier plan de l'histoire. Hugo y transpose le sien propre, en l'inversant, en approfondissant sa complexité. C'est à son père que Marius est retiré en 1815, comme il le fut alors lui-même à sa mère, mais Marius est victime de ce fou de paternité qu'est Gillenormand. En 1818, le jugement qui prononça la séparation de ses parents le rendit à la tendresse et à l'autorité maternelles, tandis que cette même année la malheureuse Fantine livre Cosette aux Thénardier en croyant la leur confier.

D'autres rapprochements du même ordre seraient à établir et à analyser à partir de cette période du roman. Le sort de Fantine entre 1818 et 1823 poserait en ce sens des problèmes : car les dates de son histoire telle que des recoupements permettent de les déterminer n'apparaissent pas exemptes de quelque confusion. Il y a dans les chapitres qui la concernent un alliage de vague et de précision, de cohérence et de contradiction, qui est peut-être inhérente à la représentation que Hugo veut donner de ces années-là. Étrange, en particulier, que Fantine soit renvoyée de la fabrique de M. Madeleine seulement plus d'un an après y être entrée³⁷ : ce serait alors apparemment « vers la fin de l'hiver » de 1820³⁸ ; mais cette date n'est pas compatible avec l'indication du mois de ce renvoi – celui où Thénardier lui demande 15F pour Cosette : sans avoir été désigné précisément, ce mois-là ne peut se placer avant le début de 1821. Il faut donc en fait supposer que Fantine n'est entrée à la fabrique que dans le courant de 1819 ; mais alors qu'est-elle devenue, qu'a-t-elle fait pendant une année, après avoir laissé Cosette aux Thénardier en mai 1818, au moment où elle se rendait à Montreuil ? Pour accroître la flou de cette histoire, une espèce de précision supplémentaire : lorsqu'elle revient à Montreuil, la situation du pays, selon le narrateur, est celle qui a été décrite comme le résultat de l'activité de Madeleine pendant sept ans³⁹ – à le prendre au pied de la lettre, cela voudrait dire qu'elle y est arrivée en 1822 ! De cette enquête digne de Javert, que

37. I, 5, 8 ; 143.

38. I, 5, 10 ; 145.

39. I, 5, 7 ; 141.

peut-on conclure? Peut-être seulement que les degrés du succès ou de la détresse, la série des saisons dans la confusion même des années comptent plus en ce moment de l'Histoire, que le calendrier officiel des circonstances de chaque vie. Est-ce que, pour Hugo lui-même, ce qui subsiste au fond de sa mémoire et s'impose à sa réflexion, ce ne sont pas, plutôt que les péripéties dérisoires d'une Restauration condamnée, les phases de bonheur et de malheur personnels auxquelles seules son cœur reste lié?

L'époque de sa première jeunesse s'est achevée en 1822 avec son mariage. Le commencement de la seconde a été marqué par la folie définitive de son frère Eugène, par la naissance d'un fils dont la mort précoce laissera place à sa fille aînée, privilégiée, irremplaçable – Léopoldine –, et par les débuts de ses relations directes et continues avec son père: tous événements réunis en une seule date, 1823 – laquelle domine toute la deuxième partie des *Misérables*⁴⁰. Les fantasmes liés pour lui aux sinistres réalités de la vie de son frère se traduisent dans l'affaire Champmathieu – comme l'atteste en particulier le début du rêve que fait Jean Valjean dans la nuit de la « tempête sous un crâne »⁴¹. L'apparition d'un père véritable se manifeste dans le sens nouveau que prend la vie de Valjean lorsqu'il se consacre au bonheur de Fantine – inversant le personnage de Tholomyès reparu en M. Bamatabois. Et si la durée de sa seconde époque de baigne correspond, à un mois près, à la courte vie du premier fils de Hugo, ne serait-ce pas un symbole cryptique de l'épreuve nécessaire pour accéder définitivement à la tragique plénitude de la paternité, qu'impose l'enfant inséparable de ce que va devenir celui qui l'a engendré? Que Jean Valjean soit bien plus qu'une sorte de tuteur pour Cosette, le texte le dit explicitement⁴². Et le romancier triche avec les dates pour inscrire le secret de cet engendrement dans la vérité rétroactive de sa fiction: le billet remis par Fantine à Madeleine, afin de l'autoriser à reprendre sa fille aux Thénardier, comporte quand Valjean le donne à Thénardier cette suscription: « Montreuil-sur-Mer, le 25 mars 1823 »⁴³, précision qui ne figurait pas dans sa première citation et ne correspond pas au mois où l'on peut établir qu'il a été écrit, c'est-à-dire en février⁴⁴. Il est évident que ce jour de Noël, pour être manifestement le jour de naissance de la fille de Fantine *et* de Jean Valjean, doit à ce moment

40 Ce n'est probablement pas sans un certain humour que Hugo en souligne très indirectement l'importance en faisant préparer par Thénardier pour Jean Valjean, une note de 23F, véritable chef-d'œuvre de composition (I, 3, 9 ; 329).

41. I, 7, 4 ; 188.

42. II, 4, 3 ; 344 et suiv.

43. II, 3, 10 ; 336.

44. I, 6, 1 ; 161.

du récit avoir pour répondant un jour qui se situe exactement neuf mois plus tôt⁴⁵. Tels sont les pouvoirs du romancier, dans l'ordre de ce qu'on pourrait considérer, sous l'apparente objectivité de la lettre, comme le chiffre de la vérité subjective.

Tous les fils de sa vie affective se nouent d'ailleurs si inextricablement dans son œuvre qu'on ne peut réduire à une seule équivalence tel ou tel des épisodes qui lui correspondent. Ainsi de l'évolution de Marius entre 1827 et 1828, qui condense autour de la mort du colonel Pontmercy plus de sentiments et de pensée que par elle-même n'en suscita chez Hugo la mort de son père ; ainsi des amours et du mariage de Cosette, autour de qui se ravivent les joies et les jalousies successivement concurrentes que Hugo éprouva avec Adèle en 1819-1832, avec Juliette à partir de 1833, avec sa fille Léopoldine plus que jamais en 1843. La dualité tragique de « la nuit blanche »⁴⁶ tient au rapport, presque informulable mais non pas impensable en son intimité personnelle, entre le 16 février 1833 (jour où selon leur propre tradition Juliette Drouet et Victor Hugo s'unirent pour la première fois) et le 15 février 1843 (jour où Léopoldine Hugo épousa Charles Vacquerie, en la même église S^t-Paul où se célèbre le mariage de Cosette et de Marius⁴⁷). La troisième des dates complètes que le roman met en évidence par trois de ses titres n'a de sens que dans cette fatalité secrète et manifeste à la fois ; bien au-delà d'une anecdote sentimentale, elle infléchit presque scandaleusement l'épopée des *Misérables* vers le centre indicible qui semble devoir la résorber.

UNE HISTOIRE QUI DURE

Et pourtant, c'est bien parce que cette épopée se constitue comme légende d'une âme, au fil même de ces dates de moins en moins illustres – « 18 juin 1815 », « 6 juin 1832 », « 16 février 1833 » –, qu'elle s'impose comme légende toujours actuelle et active de l'humanité : texte destiné à durer, texte du temps limité d'une vie, texte qu'on ne peut lire sur la pierre d'aucune tombe. Sur les traces d'une destinée, nous sommes appelés à déchiffrer une histoire collective en la succession des heures, des jours et des années qui la symbolisent ; et peut-être, au travers des signes qui noircissent encore notre futur, à distinguer l'aube dont ils persistent à porter l'espérance.

Ce roman du siècle où le nôtre s'enracine s'est noué en son centre,

45 Par ailleurs, c'est vers la fin de décembre 1823 que Hugo put apprendre qu'était déjà conçu l'enfant qui devait être Léopoldine (voir la lettre à son père du 9-1-1824, *Œuvres*, éd Massin, p. 1436).

46. V, 6 ; 1073.

47. V, 6, 1 ; 1075.

dans l'incertitude de son avenir et la violence de son présent. Disant l'essentiel de ses annales, évoquant parallèlement les dernières gloires des guerres européennes et les premiers massacres des insurrections citadines, il nous crie que ce n'est pas fini, qu'il y a encore sur la terre des puissances d'oppression soutenues par l'ignorance qu'elles entretiennent, des affaires bénéfiques masquant la misère dont elles dépendent. Ses enfers lointains ou proches sont estompés comme les nôtres par les nuées d'un autrefois nostalgique: pour le Hugo de 1860, ce fut le Paris de 1817, que hantaient les grâces fanées de l'Ancien Régime, et même le Paris de 1830, où les dédales d'un Moyen Age bientôt détruit semblaient conduire encore à l'éternité des cités légendaires. Mais à l'horizon rétrospectif de chaque vie tremble le tragique de ses lendemains. Si nos rêves et nos craintes sont déterminés par une histoire dont les repères ont d'autres nombres que 1815 ou 1832, d'autres noms que Waterloo ou Corinthe, leur existence insistante a pour trame le même assemblage étrange que celle des « misérables » : réalités et fantasmes, rencontres et ruptures, solitudes illimitées, multitudes inévitables. L'action qui gravite autour de Jean Valjean ne compose pas seulement une fresque particulière de la société française dans la première moitié du XIX^e siècle : le dispositif de ses dates élabore une méthode de déchiffrement qui vaut pour nos propres vies, chacune indissociable du siècle où nous sommes nés. La chronologie de cette histoire et de ses mélodrames, tantôt explicite et tantôt allusive, parfois ponctuelle et parfois diffuse, donne à lire l'entrelacs de ses événements les plus infimes selon une grille dont nous avons à constituer l'équivalent, si nous ne voulons pas que notre propre histoire et nos propres mélodrames glissent dans l'indiscernable, échappent aux prises et peut-être aux entreprises de notre conscience.